

# SUR UN MALENTENDU



Laetitia Quenza

Laetitia Quenza

Sur un malentendu

© Laetitia Quenza, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4335-0

Couverture : Image de garetsvisual sur Freepik

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Prologue

Depuis quelques jours, elle sentait que quelque chose ne tournait pas rond. Yacine lui adressait à peine un regard, il se contentait d'errer dans l'appartement, lui tournant autour comme si elle n'existait pas.

Son comportement devenait de plus en plus distant. Elle ne comprenait pas cette froideur soudaine, mais n'osait pas s'en approcher de peur de le brusquer.

Chaque jour, elle l'observait répéter les mêmes gestes en rentrant du travail.

Elle l'entendait chercher ses clés sur le palier. Il ouvrait ensuite la grande porte noire qui donnait sur le couloir principal. Il faisait quelques pas en regardant le sol pour arriver jusqu'au salon où il les accrochait. Puis, sans un mot, il s'asseyait sur le canapé, jetait un œil sur le courrier qui s'accumulait sur la table basse, puis se levait toujours muet, ne semblant pas trouver le courage d'en prendre connaissance.

Yacine, d'habitude si ordonné, se laissait aller. Elle ne le reconnaissait plus.

Elle attendait un geste de sa part, ne serait-ce qu'un regard. Le soir, il allait se coucher seul, sans prononcer une parole. Elle restait sur le sofa, espérant qu'il l'appelle pour l'inviter à le rejoindre. Mais il ne le faisait plus. Elle l'entendait pleurer parfois, sans en connaître la raison.

Et puis un jour, elle comprit. Son téléphone portable émit un son. Elle tendit l'oreille pour subtiliser quelques mots. Il parlait de soulagement, d'équipe médicale, d'enterrement. Son père venait de mourir. Il devait assurer le rapatriement de son corps vers le Maroc et le règlement des obsèques. Il n'avait pas les moyens de tout payer. Il paraissait démuni. Elle l'entendait appeler ses amis à l'aide, mais personne ne semblait pouvoir lui prêter l'argent nécessaire. Elle aurait tant voulu l'épauler, mais jamais il n'a daigné s'adresser à elle. Elle aurait pu le réconforter, lui faire sentir que tout allait s'arranger. Mais elle n'y croyait pas non plus.

Elle mangeait seule, Yacine ne se nourrissait plus. Il se contentait de boire une grande bouteille de bière et de fumer une cigarette. Elle le voyait dépérir.

Le matin, il partait travailler tel un fantôme. Il disait qu'il ne pouvait pas se permettre de s'arrêter, que ses collègues misaient sur lui. Elle n'était pas convaincue de son utilité majeure dans son activité. Peut-être était-ce simplement pour se fournir une raison d'exister.

Pourtant, pour elle, il existait. Il était même le pilier de sa vie. Mais il n'en était pas conscient. Durant ses journées de travail, elle comptait les minutes qui la séparaient de lui, espérant un changement de sa part. Elle lui aurait donné son cœur, son âme, mais il l'ignorait. Ce comportement la chagrinait, elle finissait par perdre l'appétit elle aussi.

De temps en temps, une voisine venait lui tenir compagnie. Ensemble, elles se promenaient dans le quartier. Sortir de cette atmosphère morbide lui faisait du bien. Mais à leur retour dans l'appartement, elle ne restait que quelques minutes et très vite la solitude redevenait insupportable. Elle passait ses jours à regarder les murs gris, presque jaunis par l'humidité. Elle grelottait souvent. Elle pensait à fuir, mais elle ne pouvait s'y soumettre. Elle ne se résolvait pas à abandonner Yacine. Ils se connaissaient depuis plus de trois ans. Elle n'avait toujours juré que par lui. Sa vie n'aurait pas de sens sans Yacine à ses côtés.

Un matin, elle l'entendit faire ses bagages. Il l'informa qu'ils partaient ensemble. Cette idée la rendit folle de joie. Elle le suivit dans la voiture et l'observa pendant le trajet jusqu'à l'aéroport. Une fois le véhicule garé sur le parking, ils marchèrent tous les deux en direction des portes coulissantes. Il s'arrêta et la scruta, les yeux humides.

— N'oublie jamais que je t'aime et que je suis désolé, lui dit-il dans un sanglot.

Puis il accrocha la laisse de Ruby autour d'un poteau et partit sans se retourner.

Elle le regarda s'éloigner, autorisant une unique larme de couler le long de sa joue.

# Chapitre 1

Linda avait toujours imaginé que son destin serait différent. Le jour où elle avait acheté son billet de train pour s'installer à Paris, elle pensait laisser derrière elle les ombres de son passé. Elle était consciente qu'elle n'avait pas toutes les qualités requises pour réussir dans la capitale, mais sa détermination surpassait toutes ses appréhensions.

Convaincue qu'elle triompherait là où tant d'autres avaient capitulé. Elle avait entrepris ce périple avec l'espoir candide que Paris lui offrirait une échappatoire à ses tourments. Mais si la localisation était différente, ses problèmes étaient restés les mêmes. Ses vieux démons intérieurs s'acharnaient à la suivre. Elle se sentait enfermée sans aucune perspective d'issue.

Les remords la hantaient.

Clac. Clac.

Les bruits des pas de ses voisins résonnaient dans sa tête comme un compte à rebours.

Clac. Clac.

Elle entendait des rires provenant de la cage d'escalier. Elle n'en pouvait plus de ce vacarme constant.

Clac. Clac.

Cela devait cesser.

Tout lui souriait à Verneuil-sur-Avre. Aujourd'hui, son avenir se dessinait dans des tons sombres. Elle s'en voulait d'avoir laissé Bastien. Avec lui, son destin était déjà tracé. Leurs chemins s'étaient croisés par l'intermédiaire d'amis communs. Ils s'étaient tout de suite entendus. Ils avaient partagé plusieurs années de bonheur absolu, jusqu'à cet événement tragique.

— Linda, ma chérie, comment vas-tu ? cria Mounia à travers le combiné.

Linda s'assit sur son lit.

— Très bien, maman, répondit-elle d'une voix assurée.

Mounia avait la gorge serrée. Elle n'aimait pas que sa fille habite aussi loin. Ce n'était pas tant la distance qui l'inquiétait, mais la réputation de Paris. Après avoir vécu dans une petite ville paisible, Mounia redoutait que la nouvelle existence de Linda ne lui monte à la tête. Elle avait entendu trop d'histoires de jeunes subissant des pressions au bureau jusqu'à arriver à un véritable épuisement professionnel, elle craignait que Linda entame ce chemin.

— Et ton travail ? Tes collègues sont-ils gentils avec toi ? Tu sais ce qu'on dit sur les Parisiens...

Linda avait l'impression de répondre aux mêmes questions à chaque appel. Les doutes perpétuels de Mounia l'agaçaient même si elle l'aimait plus que tout. Elle se leva et commença à faire les cent pas dans son appartement.

— Ils sont vraiment sympathiques ! On déjeune tous les midis au restaurant pour se raconter nos vies. Le boulot est très intéressant et surtout bien payé ! C'est le plus important...

— J'imagine ! La capitale est-elle aussi chère qu'on le prétend ? L'argent ne fait pas tout. Prends le temps de t'occuper de ton bien-être également. Je suis heureuse que tu aies trouvé ta voie. Ce n'est pas évident de se faire accepter quand on vient de la campagne. Je suis vraiment fière de toi.

Mounia n'en pensait pas un mot, mais elle savait qu'il était important que Linda se sente soutenue. Elle comprenait mieux que quiconque la valeur de paroles réconfortantes, par conséquent, elle ne ménageait pas ses formules lors de ses appels. Elle refusait de laisser son unique enfant douter de ses propres capacités comme cela avait été le cas dans sa jeunesse.

Sa vie n'avait pas été toute rose. Fille d'immigrants algériens, elle avait eu du mal à s'intégrer dans la société. Dans les années 1960, il n'était pas bon d'être trop bronzé. Elle avait pourtant bien réussi sa carrière professionnelle. Ses parents analphabètes n'avaient rien, mais elle avait accompli son histoire particulière en obtenant avec fierté le concours de la fonction publique. Son mari était mort pendant sa grossesse. Elle n'avait jamais cherché à refaire sa vie. Toute la tendresse qu'elle avait à offrir, elle l'avait concentrée sur sa fille. Elle l'avait appelée Linda pour la tenir éloignée des préjugés tout en honorant la tradition. Linda portait en elle tout l'héritage d'une famille dont la détermination avait été plus forte que la pression sociale. Elle était sa seule vraie réussite. Aujourd'hui, sa plus grande crainte était de la perdre.

— Merci maman. L'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue beaucoup

quand même. Je dois te laisser en revanche, j'ai un double appel et c'est pour le boulot, je dois le prendre ! Je t'aime !

— Moi aussi, ma chérie !

Le nom de madame Leclerc clignotait. Linda aurait préféré ignorer cet appel, mais elle ne pouvait pas se le permettre. Elle attendit quelques secondes. La sonnerie du téléphone résonnait dans l'appartement silencieux. Elle décrocha.

— Allô ?

— Madame Sadmi... Que s'est-il encore passé ? demanda Nadine Leclerc d'un ton glacial.

Linda sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Elle répondit timidement, la voix teintée de honte.

— Ils m'ont dit qu'ils n'étaient pas en mesure de me garder financièrement ...

— Bien sûr... Que va-t-on faire de vous, madame Sadmi ? L'intonation de Nadine était empreinte d'une froideur qui laissait peu de place à la compassion.

— Je ne sais pas...

Après un silence lourd de reproches, madame Leclerc reprit d'un ton cinglant.

— Il serait peut-être temps de réagir, ne pensez-vous pas ?

— Si... murmura Linda dans un soupir à peine audible.

Nadine Leclerc était à bout face à ces jeunes débarquant sur le marché du travail avec une motivation éphémère. Chaque jour, elle composait des dizaines de numéros pour joindre des trentenaires, incapables de trouver leur voie. Cette idée lui semblait une expression à la mode qui ne menait nulle part. Elle non plus ne l'avait pas trouvée. Elle rêvait d'évasion, de s'affranchir de la monotonie routinière. Au fond d'elle, un désir ardent de changement brûlait, promettant l'aventure au-delà des murs gris. Elle était lasse de prendre toujours le même chemin, pour arriver dans le même bureau, en compagnie des mêmes collègues qui racontaient toujours les mêmes histoires. Elle non plus n'était pas heureuse. Elle était fatiguée. Mais elle avait un emploi, contrairement à tous ces jeunes en quête d'une vie meilleure. Elle pensait que la nouvelle génération avait beaucoup de mal à s'intégrer. À force de lire des livres de développement personnel et de



regarder des vidéos, ils se laissaient convaincre de leur génie et rejetaient toutes les offres qui, à leurs yeux, ne seraient pas à la hauteur de leur talent supposé. Pourtant, elle continuait son métier avec diligence, écoutant les histoires de doutes et d'incertitudes de ses clients. Elle savait que derrière chaque numéro se cachait un être en quête de sens, cherchant avec acharnement à trouver sa place dans ce monde complexe.

— Avez-vous pensé à passer le concours de la fonction publique ? Cela vous garantirait une sécurité, vous qui semblez incapable de garder un travail plus de deux mois ! reprit-elle avec une pointe d'agacement.

— Devenir fonctionnaire comme ma mère ? Ce n'est pas dans mes plans, hurla Linda.

Nadine Leclerc arqua un sourcil et réagit d'une voix ironique.

— Ah... et quels sont-ils justement ?

— Je ne sais pas encore, mais j'y réfléchis activement.

L'intonation de madame Leclerc, imperturbable, résonna dans la pièce.

— Alors, cogitez de manière plus intense ! On ne vous paiera pas toute votre vie à ne rien faire !

— J'en suis consciente, madame Leclerc.

— Je débloque vos droits, mais vous n'en avez pas beaucoup !

— Oui. Merci, madame Leclerc, ajouta-t-elle.

— Bonne journée ! lança Nadine, d'un ton sec.

— À vous aussi !

Linda se jeta sur son lit et poussa un soupir d'épuisement. À 32 ans, elle avait l'impression d'avoir traversé plusieurs existences sans qu'aucune ne soit épanouissante. Elle avait quitté sa petite ville de Normandie pour se perdre au milieu des immeubles parisiens portant en elle un seul objectif, gagner beaucoup d'argent pour offrir à sa mère la vie qu'elle méritait vraiment. Elle l'avait vue trimer tous les jours, luttant chaque mois pour joindre les deux bouts. Paris paraissait la clé du changement. À Verneuil-sur-Avre, ses rêves se révélaient

inaccessibles. Linda ne voulait pas reproduire ce cycle épuisant. La capitale, avec ses lumières étincelantes et ses avenues animées, était le théâtre de l'ambition et des fantasmes. Mais derrière le voile scintillant se cachait une réalité moins glamour, celle des prix exorbitants qui accompagnaient la vie dans ce carrefour du monde. Le chemin s'avérait plus escarpé que prévu.

Son père était mort avant sa naissance, laissant un profond vide en elle. Elle avait essayé de prendre sa place auprès de sa mère, au moins du mieux qu'elle pouvait. Elles avaient vécu toutes les deux liées comme les deux doigts de la main. Malgré cette relation privilégiée, grandir sans lui l'avait marquée. Elle avait envié ses amis, issus de familles aisées. Elle ne participait pas aux sorties, faute de moyens financiers. Elle ne suivait pas de cours d'anglais, ne pratiquait pas d'activité extrascolaire. Elle était vite devenue le bouc émissaire de la classe. Un complexe d'infériorité avait pris racine, un fardeau qu'elle portait au quotidien depuis toutes ces années. C'était ce qui la poussait à entrer en scène. Elle voulait démontrer sa valeur. Aux autres, mais surtout à elle-même.

Mais depuis son arrivée à Paris, trois ans auparavant, elle avait enchaîné les emplois sans qu'aucun ne dure. Ses brillantes études en communication ne semblaient trouver aucune résonance dans le monde du travail. À chaque entretien d'embauche, un infime espoir renaissait. Puis, elle finissait par se résigner. Elle se sentait ignorée et méprisée. Elle commençait à se décourager et doutait de dénicher sa place dans cette société qui ne reconnaissait pas son talent. Elle se demandait si sa vie avait un sens, si elle n'était pas condamnée à errer sans but.

Son appartement, un modeste studio dans le 17<sup>e</sup> arrondissement, témoignait de ses fins de mois difficiles. Il n'avait aucune décoration, le frigidaire était vide, les factures impayées s'empilaient sur la table, et son lit double faisait office de canapé en journée.

Elle ne supportait plus ni l'odeur de moisi sur les murs ni les craquelures qui se dessinaient au plafond juste au-dessus de sa couchette. Elle regardait ces fissures. C'était comme pour lui rappeler à quel point sa vie était minable. La nuit, elle se tournait pour les oublier, mais elle avait toujours eu pour habitude de